

D 691 EL SALVADOR: RESCAPÉS DU MASSACRE
DU FLEUVE SUMPUL

On lira ci-dessous le témoignage accablant des survivants du massacre du fleuve Sumpul, en mai 1980, à la frontière d'El Salvador et du Honduras (cf. DIAL D 636 et 637). Environ 600 personnes, femmes et enfants compris, avaient péri sous les balles de l'armée salvadorienne.

Il n'est pas inutile de revenir sur ce fait, à l'heure où les menaces d'extermination de la population rurale augmentent, sous prétexte de lutte contre la guérilla et la subversion. L'accroissement sensible de l'aide militaire nord-américaine, décidée le 2 mars dernier par le président Reagan, est de nature à permettre la répétition de tels faits. La liste en est malheureusement déjà longue (cf. DIAL D 689).

Note DIAL

TEMOIGNAGES DE SURVIVANTS
DU MASSACRE DU FLEUVE SUMPUL

(Les noms des témoins ci-dessous ont été changés, pour des raisons évidentes de sécurité)

MERCEDES PÉREZ, paysanne

Je suis restée très longtemps dans l'eau du fleuve avec quelques enfants. Un enfant de cinq ans me demandait pour en sortir, mais je savais que s'il sortait, ils allaient le tuer. En haut, à la Arada, il y avait beaucoup de tués. Ma famille, elle a été presque toute fusillée.

On s'est vite sauvé quand l'armée salvadorienne est arrivée pour cette sauvagerie. Ils tuaient les femmes, ils tuaient les enfants. Il y en avait des morts, mon Dieu! Et des blessés qui criaient. Il y en avait tellement, mon Dieu!...

C'est tôt le matin du 14 qu'on s'est mis à courir. On courait tous parce qu'ils se rapprochaient. Ceux qu'ils attrapaient, ils les ligotaient, même les enfants de dix ans. Mon homme, ils l'ont ligoté, et ma gamine de quatorze ans, et celle de dix ans.

De ceux que j'emmenais en me sauvant, je n'ai pu sauver que celui-ci (elle montre un enfant de deux ans). Les autres, ils me les ont tués pendant la fuite. Vers les dix heures j'ai reçu une balle dans la main

et dans la jambe. Je suis tombée blessée avec l'enfant, avec celui-ci, sur la berge du fleuve, mais j'ai pu me cacher entre deux rochers. Quand les soldats sont arrivés par-derrière, j'ai fait la morte, en priant Dieu que mon gosse ne se mette à pleurer et qu'ils le tuent. Mais ils ont passé sans s'arrêter.

Après, un autre groupe de gardes est passé en poussant une cinquantaine de gens. Ils les ont tués, hommes, femmes et enfants. Il y avait au moins cent morts.

A moi, ils m'ont tué trois enfants. Un de douze ans, la fille de quatorze ans et celui de cinq, alors que je m'enfuyais avec lui. Alors qu'on courait, il me disait qu'on devrait aider les morts, les enfants sans tête, ceux qu'ils avaient fait sauter les têtes, vous voyez...

Personne ne se doutait de ce qui allait se passer ce jour du 14. Ça a commencé vers 7 H du matin. Le fleuve roulait des morts, vous pouvez me croire. Où je suis tombé avec mon petit il y avait plein de morts. Ils ont commencé à tuer dès qu'ils sont arrivés à Los Jacintos et à la Arada. Ils tiraient depuis deux hélicoptères. Les gardes étaient arrivés à l'aube en camions. Ils en étaient descendus du côté de Chapotal et de Las Loras. Ils repoussaient les gens du côté de La Arada. Ils prenaient l'argent des morts. C'est ceux d'ORDEN qui faisaient ça. Ils voulaient. C'est là qu'ils ont tué mon frère Juan, de vingt-sept ans. Il laisse quatre enfants.

Les soldats honduriens aidaient aussi. Ils repoussaient les gens, ils les réexpédiaient et les gardes salvadoriens les tuaient. Ils ont même repoussé des enfants pour qu'ils soient tués. Si les soldats honduriens n'avaient pas été sur la berge du fleuve, il n'y aurait pas eu tant de morts. Mes enfants auraient été sauvés, et d'autres aussi, car les gens auraient pu s'enfuir.

Je ne sais pas comment je m'en suis tirée. Quand les soldats sont arrivés vers moi, j'étais cachée dans l'eau du fleuve, blessée, entre des cadavres, en cachant mon petit enfant. Celui de cinq ans avait été tué un peu avant.

J'étais couverte de sang. Un soldat a dit à un autre gros: "Ils sont tous morts". Il a répondu: "On peut partir". Et ils sont partis rapidement en pourchassant un autre groupe en amont. Pour tuer encore plus de gens... Ils ont cru que j'étais morte parce que je ne bougeais pas... Je suis restée là...

Le lendemain, vers les 7 H, quand les soldats ont été partis, des paysans honduriens sont arrivés. Ils se sont risqués à traverser le fleuve et m'ont trouvée à moitié morte. Ils m'ont emmenée avec mon petit.

Il y avait tellement de morts, mais tellement!... Je me rappelle de M'sieu Angel, de Niña Rosa, qu'ils ont tué à la Arada. Il était âgé. Ils ont aussi assassiné M'sieu Chepe, de l'autre côté de l'étang. En plus de lui ils ont tué cinq personnes de sa famille. Ils n'ont laissé personne. Ils ont assassiné M'sieu Martín, de Los Jobos, avec quatre des siens. M'sieu Payén, du domaine de Los Guardados, avec sa fille de dix-huit ans. Ils ont tué aussi Celestino et Paco. Ernestina Varas, de Los Jacintos, ils l'ont tuée avec ses trois garçons. L'un d'eux, Rubencito, ils l'ont tué à coups de fusil. Ils lui ont tiré deux balles et après ils lui ont coupé les testicules. Ça a été une montagne de morts ce jour-là. Le fleuve Sumpul était plein de cadavres.

EDUARDO FLORES, paysan

Ce que j'ai vu, c'est un vrai massacre. Les deux armées en tenailles ne nous ont laissé aucune issue. Je me suis toujours sauvé en direction de l'aval, à la recherche d'un passage où l'armée hondurienne ne se trouverait pas. C'était la seule façon de s'en sortir: aller plus loin que l'aile des deux armées.

Nous étions tout un groupe à courir, un bon groupe, vous savez. Je peux pas dire exactement combien mais ça faisait beaucoup de gens. Les désespérés se jetaient dans le fleuve pour essayer de passer au Honduras. Certains y arrivaient, d'autres pas car ils étaient atteints par des balles au moment où ils traversaient le fleuve. Les gardes nous criaient de balles et les honduriens ne nous laissaient pas passer, surtout au gué de Pacasio. C'est là que des enfants et des femmes sont tombés: on courait sans arrêt en territoire salvadorien, toujours en direction de l'aval. Ma femme suivait par derrière avec un autre de nos enfants, mais je savais pas très bien exactement où. Finalement je me suis mis à traverser le fleuve pour laisser de l'autre côté trois des enfants, les plus petits. Je suis retourné chercher les deux autres que j'avais laissés du côté d'El Salvador. Les gardes étaient en train de s'approcher d'eux... C'est alors que ma fillette, celle de trois ans, s'est désespérée en me voyant repartir vers El Salvador pour chercher ses frères. J'étais désespéré de voir que ceux à qui j'avais fait traverser le fleuve voulaient revenir. Et les soldats approchaient pour nous tuer...

Alors les plus grands ont empoigné la petite de trois ans et l'ont serrée pour l'empêcher de se remettre à l'eau pour me suivre. Comme ça, j'ai pu revenir avec les deux autres qui avaient déjà passé la moitié du fleuve, au moment où les soldats arrivaient sur nous.

J'ai pu cacher les deux dans un sentier plus loin et je suis allé chercher les trois autres qui étaient embourbés dans un terrain marécageux. Mais la femme était restée de l'autre côté avec l'autre fillette. J'ai pas eu le temps (sanglots) d'aller la chercher parce que les soldats arrivaient et une pluie de balles m'en empêchait. J'ai traversé deux fois, comme j'ai dit, mais j'ai pas pu aider la femme et la petite. J'ai pas pu les faire traverser.

Après, j'ai continué avec les cinq enfants jusqu'à un hameau où on a failli tomber sans le savoir entre les mains de l'armée. Si ç'avait pas été un enfant pour nous avertir, les soldats attendaient plus loin les salvadoriens pour les refouler. J'ai reculé un peu avec mes enfants et j'ai eu l'idée de me réfugier sur une colline. Cinq minutes plus tard un peloton militaire arrivait et refoulait ceux qui avaient passé.

Cette nuit-là on a dormi sur place, dans un bois. J'avais rien pour habiller les enfants. Pour la petite, ce que j'ai fait pour la protéger des moustiques c'est de prendre ma chemise et de la mettre sur elle pour la protéger. Moi et les autres enfants on a été dévoré toute la nuit. Mais on pouvait mieux tenir le coup, pas vrai? Il fallait protéger la petite pour qu'elle ne se mette pas à pleurer. Heureusement les soldats n'écoutaient pas.

C'est l'après-midi du lendemain seulement qu'on est arrivé dans une maison de paysans honduriens qui nous ont aidés. Ils nous ont donné à manger et des habits pour les enfants.

J'ai quelque chose à dire au monde entier. C'est qu'on espère que quelqu'un va intervenir auprès de l'armée salvadorienne pour essayer de la retenir, pour voir si on peut rentrer en El Salvador. La vie ici, pour nous, c'est d'être condamné à mourir de faim et de maladies...

RICARDO LÓPEZ, paysan

Le 13 mai, les soldats honduriens ont commencé leur encerclement. Le lendemain, vers les 7h30 on a vu arriver la bande des gardes salvadoriens. Alors on s'est dit: il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de déguerpir.

Mais comme on voyait un miroir pareil en face (l'armée hondurienne), on a eu peur de se flanquer à l'eau tout de suite. Alors je me suis décidé et je me suis mis à courir, toujours en territoire salvadorien, pour traverser le fleuve Sumpul là où il n'y aurait pas de Honduriens.

J'ai continué à courir au milieu d'une pluie de balles. Nous avons bien fait de ne pas traverser le fleuve directement parce que les Honduriens nous auraient refoulés.

J'ai vu de mes yeux un groupe qui a traversé directement la frontière de là-bas (Honduras). Les Salvadoriens étaient nombreux. Le nombre exact, j'en sais rien, mais ils étaient beaucoup, ça oui! L'armée hondurienne les a tous arrêtés. Alors les Salvadoriens les ont réclamés et ils ont tous été rendus. Les Honduriens, je l'ai vu, ont livré un tas de gens à l'armée salvadorienne. Les pauvres, ils ont été tués. Ils étaient au moins soixante-cinq. C'est le minimum de ceux qui ont été tués là.

Quand la tuerie a été finie, dans l'après-midi, l'armée salvadorienne est partie. L'armée hondurienne aussi. Il y avait un tas de morts. J'ai vu des enfants qui n'avaient pas été tués par balles: les soldats les avaient noyés. D'autres, ils les ont lancés en l'air pour les tirer. Beaucoup de gens adultes qui ne savaient pas nager se sont noyés parce que le fleuve était haut ce jour-là.

TIBURCIO JARAMILLO, paysan

La tuerie avait été bien préparée. Sinon, comment expliquez-vous que les Honduriens soient arrivés un jour avant? Ils avaient même dressé des barricades de rochers sur les berges du Sumpul.

Les gens qui cherchaient à se sauver par le fleuve étaient pris par les Honduriens, par les soldats qui les réexpédiaient vers la mort. Il faut que vous sachiez ça, que vous n'ayiez pas d'illusions, que vous sachiez que les soldats honduriens y ont aussi participé. C'est ce qu'on a vu. Nous, on ne ment pas, on ne va pas de mensonge en mensonge. Comment ne pas dire que l'armée hondurienne a aidé les Salvadoriens, puisque nous on l'a vu, et que les deux armées étaient même en communication radio?

Dieu merci, moi et quelques autres on s'en est sorti. Mais la plupart sont morts. De l'autre côté il y a les ossements des morts. Tant de morts, que vous ne pouvez pas imaginer! Quel malheur, ce jour-là, vous pouvez m'croire! De quoi pleurer, pour ceux qui étaient pas très solides, à cause du nombre d'enfants morts dans tout le Sumpul. C'est pour ça que je vous dis que quand les coups de feu ont commencé, les Honduriens étaient déjà là à attendre les gens. C'est ce que j'ai vu et je tiens à vous le dire. Ils peuvent me tuer s'ils le veulent, parce que je dis ça. Mais je dois le dire parce que c'est la pure vérité.

ROSA DIAZ, paysanne

On dit que les gardes salvadoriens vont revenir. La semaine dernière (première semaine de juillet) ils sont venus par cette trace (sentier de l'autre côté du Sumpul) pour tuer des garçons qui essayaient d'acheter de quoi manger. Nous avons entendu les coups de feu.

Le massacre je l'ai vu d'ici (du Honduras) parce que j'étais là depuis quelques jours. Nous avons vu le tas de cadavres là-bas. Ma maison que vous voyez là-bas ils y ont mis le feu; elle a brûlé complètement, avec le maïs dedans. C'étaient les gens d'ORDEN.

Je suis hondurienne, mais comme je me suis mariée avec lui qui est salvadorien, je l'ai suivi. Je disais à mon homme qu'il fallait ramener le maïs parce qu'on allait en avoir besoin pour nos tas d'enfants. Mais il a pas pu, c'était déjà bien d'avoir sauvé sa vie.

Après le massacre les gens d'ORDEN sont venus voler. Ils nous ont volé une génisse. On a vu depuis ici quand ils nous l'ont volée. Mais qu'est-ce qu'on pouvait faire, sinon le supporter?

Les morts, ah, il y en a beaucoup. Tués par balles ou noyés. De ce côté-ci aussi il y avait beaucoup, beaucoup de corps. Je sais pas bien combien il y en avait, mais il y en avait beaucoup, beaucoup.

ENRIQUE RODRÍGUEZ, paysan

Le massacre du 14 mai, je l'ai vu, très bien vu. Vraiment bien. Le 13 je revenais des terres que j'ai là-bas, au tournant du fleuve. J'avais dû aller chercher certaines choses. Quand je suis revenu, vers les 11 H30, j'ai vu arriver l'armée hondurienne. J'ai pensé qu'elle était en patrouille, une chose plutôt rare car ils ne descendent jamais jusqu'ici.

Le lendemain c'était le massacre. Je vais vous le raconter à mon tour, puisque vous avez entendu ce que disent les gens d'ici. C'est la même chose que ce que j'ai vu. Ce que je peux vous dire c'est qu'ils n'ont eu aucun respect pour les enfants.

Maintenant on est toujours surveillé. Ils attendent qu'on retourne en El Salvador pour nous tuer. Des fois, la nuit, ils sont une trentaine à passer. Ils nous attendent pour nous tuer.

Le jour du massacre, le fleuve était rempli de gens. Le courant les a ensuite emportés en aval. Rien qu'à La Arada on en a comptés vingt-huit. Et plus bas il y en avait encore plus, sauf que maintenant on ne les voit plus à cause de l'herbe qui a poussé. On a peur. On ne peut pas aller voir car de ce côté-là, en amont, ils vous tuent à deux cents mètres. Tout est surveillé. De ce côté-là aussi. C'est ceux d'ORDEN.

Après le massacre ils se sont mis à incendier les maisons. Ils ont mis le feu à celle-là (il montre des restes de case), et à deux autres là-bas. Plus loin ils en ont encore brûlé une autre qu'on ne voit pas d'ici. Plusieurs encore dans le canton de Grupe. Une vraie folie, ces salopards, des vrais diables quand ils brûlaient les maisons. A la mienne ils ont essayé de mettre le feu, mais ça n'a pas pris.

Cette histoire de massacre a été horrible. Les gens se sont sauvés sans rien. Il y avait des pauvres mères de famille avec beaucoup d'enfants. Elles n'ont eu le temps que de s'occuper des plus petits. Les autres ne s'en sont pas sortis. Ils ont tué beaucoup d'enfants. J'en ai vu de mes yeux trois qu'ils ont tués sur la berge, là, à droite. Et là, dans la maison d'en face, j'en ai vu un autre à qui ils ont fendu le crâne. Il devait avoir treize ou quatorze ans. Ça été terrible. Le lendemain j'ai trouvé deux morts tombés ensemble, dans les bras l'un de l'autre...

(Traduction DIAL)

Abonnement annuel: France 210 F - Etranger 245 F par voie normale
(par avion, tarif sur demande selon pays)

Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie STEP
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441